FRC 11640 a

Nic. 2513.

CONVENTION NATIONALE.

RAPPORT

DE BARRERE,

Case FRC 13995

SUR L'ARRESTATION DES GENS SUSPECTS.

Je viens, au milieu des victoires sur nos ennemis extérieurs, vous proposer d'en remporter une autre sur nos ennemis de l'intérieur. L'aristocratie nous accuse d'injustice, parce que les aristocrates ne sont pas libres d'arrêter nos succès.

Vous avez voulu fonder une république, vous avez dû être d'une sévérité inflexible. Vous êtes venus, après deux mille ans, changer des loix despotiques, vous avez dû être d'un courage audacieux : vous avez changé tout-à-coup les usages, les mœurs, le gouvernement, les habitudes d'une grande nation, vous avez dû calculer les résistances pour les vaincre ; vous avez aboli pour jamais la servitude & le despotisme, vous avez dû incarcérer les esclaves & les partisans de la tyrannie.

Si, le 14 juillet 1789, quand le plus juste des incendies consumoit les châteaux de la féodalité, & détruisoit la noblesse, cette rouille des sociétés politiques; si, à cette époque premiere, mais éludée par la crainte des brigands, les citoyens, les représentans du peuple avoient secondé le mouvement révolutionnaire, tous les abus monarchiques auroient disparu, & les crises qu'éprouve la liberté, eussent été moins violentes.

Si, le 21 juin 1791, quand la nation unanimement indignée, demandoit la république à une assemblée constituante, mais monarchique, les représentans du peuple eussent été à la hauteur des circonstances, le trône d'un

THE NEWBERRY LIBRARY

L.n 2514.

roi parjure & fugitif auroit disparu avec ses suppôts ordinaires, les aristocrates, les prêtres, les nobles & les fripons.

Si, le 10 août, à jamais célebre, les représentans du peuple avoient mis en état d'arrestation tout ce qui tenoit aux castes privilégiées & dévorantes, & qui pullullent à l'ombre du trône, une bienfaisante déportation auroit déblayé le sol de la liberté de tout ce dangereux mobilier du despotisme; & la convention, au lieu de s'asseoir sur des ruines, auroit, dès ses premiers pas, élevé paisiblement la premiere république du monde.

Mais trois fois la république, jetée dans le moule brûlant de la révolution, a été manquée, a été défectueuse dans les mains de ces artistes mal-habiles & corrompus, trois fois la matiere est sortie difforme de ses atteliers.

Le 31 mai, se forgea, au milieu des froissemens de toutes les passions, de tous les intérêts, de tous les complots, une constitution républicaine, simple & énergique. Des conspirateurs contre cette arche sainte ont été punis; & la patrie a dû, pour se sauver, mettre la terreur à l'ordre du jour.

Le parti de l'étranger & des conjurés domestiques ont pris alors une marche nouvelle. C'est en vain que des généraux traîtres, des députés parjures, des fédéralistes incorrigibles, étoient traduits devant le tribunal révolutionnaire; l'intrigue redoubloit dans les cités, le faux patriotisme triomphoit dans les sociétés populaires, les étrangers étoient par tout, & la trahison couvroit nos côtes & nos frontieres.

Où étoient donc les citoyens suspects à la république? Ils étoient par-tout, ils commandoient nos armées & nos escadres; ils livroient notre artillerie & nos ordres; ils réchauffoient ou attiédissoient, à leur gré, la Vendée.

Où étoient les citoyens suspects à la liberté! Ils prenoient le costume des sans-culottes, ils inondoient les places publiques; ils égaroient les groupes de citoyens; ils corrompoient l'esprit public; ils correspondoient avec les puissances étrangeres; nobles, ils donnoient des secours aux émigrés; fanatiques, ils receloient les prêtres conspirateurs; incrédu-

les, ils se plaignoient sans cesse de la perte de la religion ; opulens, ils receloient avec un soin avare leur inutile fortune ; pauvres, ils se plaignoient avec amertume du nouvel état de choses ; citadins, ils tuoient l'esprit de la révolution, en la maudissant ; habitans des campagnes, ils dénigroient les loix nouvelles ; politiques, ils accusoient le gouvernement ; marchands, ils s'engraissoient de la substance la plus précieuse du peuple ; banquiers, ils avilissoient la fortune publique, & alimentoient nos ennemis ; éloquens, ils prêchoient le fédéralisme ; indifférens, ils formoient l'appui des contre-révolutionnaires, & présentoient à la liberté une nation étrangere au milieu des François ; écrivains périodiques, ils corrompoient les sources de l'opinion ; lettrés, ils pleuroient l'esclavage académique ; & stipendiaires du despotisme, leur plume étoit paralysée pour la liberté.

Il n'est pas jusqu'à cette classe utile & malheureuse du peuple, que les scélérats n'eussent corrompue. Des cordonniers étoient investis de séductions pour cartonner leurs souliers ; des fournisseurs, pour altérer les substances & les matieres prémieres ; les charretiers, pour couper les traîts & livrer les canons ; les marchands d'eau-devie, pour l'altérer ; les ouvriers de l'habillement, pour donner des vêtemens insuffisans, mesquins ou de peu de durée ; les armuriers, pour donner des armes de mauvaise trempe. Ils avoient tout couvert de crimes et de corruption ; ils avoient tout altéré, tout dénaturé, tout armé de soupçons.

Il n'est pas, jusqu'aux femmes, qu'ils n'eussent attirées dans le parti suspect ou contre-révolutionnaire. La vanité, ou les vices des femmes, d'une caste noble, ou corrompue, ont prêché, fomenté, encouragé l'émigration ; les autres classes ont été employées, les unes à atténuer le courage de nos armées, les autres à servir de moyens de correspondance à nos ennemis extérieurs ; ainsi, l'épidémie contre-révolutionnaire avoit lancé par-tout des symptômes que le législateur a été obligé d'examiner & de guérir.

Une institution terrible, mais nécessaire, une institution qui a sauvé la France, malgré quelques abus (Quelle institution en a jamais été exempte ?) a été disséminée dans toutes les sections, dans toutes les communes.

n° 2516

La loi qui fait arrêter les personnes suspectes, a été & a dû être portée. L'aristocratie a frémi, en voyant perdre ses soutiens & incarcérer ses émissaires. L'œil perçant & scrutateur de la liberté jalouse s'est reposé sur chaque citoyen, a pénétré dans chaque famille, a percé chaque domicile.

L'opinion publique, qui se compose de faits de tout genre, passés à diverses époques de la révolution; l'opinion a désigné la majeure partie des suspects; la loi a dû les frapper.

La naissance, des préjugés orgueilleux, des habitudes aristocratiques, ont désigné les uns; des professions inutiles, dangereuses, ou accoutumées à des gains illicites, à des manipulations criminelles de capitaux étrangers, ont dû faire arrêter les autres.

Les spéculateurs barbares sur les subsistances du peuple, les avilisseurs de la monnoie républicaine, les marchands, par leur sordide intérêt, étrangers à leurs concitoyens, ont dû former un autre classe de personnes suspectes.

Les parens des émigrés, les fauteurs de leur fuite, les complices naturels de leur haine contre la patrie, sont dans une hypothèse aussi suspecte.

Les prêtres insermentés qui croient tout perdu, parce que leur métier est devenu inutile; les anciens magistrats ou robins, qui ne croient pas à une république stable, dans laquelle il n'y a ni parlemens ni bailliages; les hommes de loi, qui ne voient dans les codes que les bénéfices de la chicane, & dans la justice, que le droit de ruiner les familles avec des feuilles noircies de sophismes & d'injures, devoient peupler les maisons d'arrêt.

Ainsi je dirai avec plus de raison & de politique, que les écrivains périodiques qui, sans le savoir & sans le vouloir peut-être, ravivent les contre-révolutionnaires, & réchauffent les cendres de l'aristocratie (1); je dirai: Noble, *suspect*; prêtre, homme de cour, homme de loi, *suspects*; banquier, étranger, agioteur connu, citoyen déguisé d'état & de forme extérieure, *suspects*; homme plaintif de tout ce qui se fait en révolution, *suspect*; homme affligé de

nos succès à Maubeuge, à Dunkerque & dans la Vendée, *suspect*, Oh ! la belle loi que celle qui eût déclaré suspects tous ceux qui, à la nouvelle de la prise de Toulon, n'ont pas senti battre leur cœur pour la patrie, & n'ont pas eu une joie prononcée ? Que n'a-t-on pu pénétrer ce jour-là dans les sallons dorés, dans ce que la vanité appelle des hôtels, dans les clubs aristocratiques, dans les cafés inciviques, dans les groupes salariés, dans les confidences des complices du despotisme ! c'est là que les comités de surveillance eussent frappé sans erreur, & incarcéré sans remords.

De telles arrestations n'eussent pas motivé une nouvelle *traduction de Tacite*, qui n'écrivoit que contre les tyrans sans révolution, & non contre les républicains révolutionnaires ; Tacite, qui ne burinoit les traits hideux de la tyrannie, que lorsque la tyrannie étoit passée, & non pas lorsque nous attaquons les vieux amis, les incorrigibles sectaires de la tyrannie.

Je suis bien loin d'attaquer les intentions d'un de nos collegues, dont je connois le patriotisme & les talents, qui ont plusieurs fois servi la liberté.

Ce n'est pas que nous voulions non plus établir l'infaillibilité des comités de surveillance ; ils sont composés d'hommes purs, d'hommes exaltés pour la liberté, d'hommes entourés de passions étrangeres, quand même ils n'auroient pas leurs passions personnelles.

Il faut corriger leurs erreurs, réformer leurs abus, punir leurs délits, & non pas atténuer leur force nécessaire, attiédir leur courage utile, & dissoudre des élémens si pénibles à réunir. Mais aussi, il ne faut pas prohiber les manufactures d'armes, parce que des assassins se servent de fusils ; ni proscrire l'imprimerie, parce que des calomniateurs en abusent.

N'altérons pas, ne perdons pas le mouvement, la vigueur révolutionnaire. Le moment du repos ou de l'inattention même, est surveillé par les aristocrates et les ennemis de la République. Ils ont un instinct subtil de contre-révolution, qui ne les abandonne pas un instant.

Lc 2518

Il entroit dans leur système, de verser sur la convention nationale l'odieux des arrestations qu'ils appellent arbitraires, & de frapper le comité de sûreté générale, qui, comme un autre Curtius, s'est dévoué à la haine aristocratique par attachement à la république.

Que n'ont-ils pas tenté ?

Ils ont égaré un instant une autorité constituée, & des fonctionnaires publics, qui ont oublié que la sensibilité du républicain est le premier tribut qu'il doit à la patrie déchirée & malheureuse.

Mais cet effort devint impuissant par la volonté du législateur. Aussi-tôt l'aristocratie égara des citoyennes ; elle ameuta des femmes avec des pétitions, & mit leur sensibilité à contribution, pour rendre à la patrie des flots d'ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils seroient aigris par la juste punition qu'ils éprouvent.

Deux fois des citoyennes se sont présentées à la barre. Il peut y avoir un petit nombre de réclamations justes, ou de peines suffisament infligées.

Mais, faut-il pour cela confondre toutes les voix, réunir toutes les réclamations, mettre de niveau toutes les suspicions ? Faut-il pour cela que le législateur voye ces portiques remplis de pétitionnaires ? Eh ? qu'eussent-elles dit, ces femmes solliciteuses, pour des arrestations momentanées, & qui se refusent à des sacrifices nécessaires à la patrie, si le président de la convention ouvrant devant elles le livre des républiques anciennes, leur eût dit : « la mere des plus patriotes & des plus courageux romains apprend qu'une bataille a été donnée, & que le sort de la république y étoit attaché ; elle vole sur les chemins au-devant des couriers qui apportoient la nouvelle. L'envoyé de l'armée, en voyant la mere des Gracques qui avoient péri en combattant, lui dit : Mere, tes trois enfants sont morts dans le combat. *Eh ! vil esclave*, répond la citoyenne, *t'ai-je demandé si mes enfans vivent ; dis-moi que la bataille est gagnée, & courons au Capitole en rendre graces aux Dieux. . . .* » La citoyenne de Rome perdoit pour jamais ses enfants, & ses enfants étoient patriotes : pouvez-vous dire que votre perte momentanée est égale à la sienne ?.... »

Pétitionnaires des maiſons d'arret, envoyés par l'ariſtocratie, admirez du moins cette réponſe dictée par le plus pur patriotiſme.

Enfin nous ne comptons de ſuccès que depuis que les mauvais citoyens ſont impuiſſans, depuis que les intrigans ſont connus, depuis que les hommes ſuſpects ſont arrêtés. Ainſi, c'eſt au milieu des maiſons d'arrêt, comme au milieu des camps que la république prend des forces.

Républicains français! les briſſotins vous conduiſoient doucement à la ſervitude; les montagnards vous amenent vigoureuſement à la liberté. Les briſſotins crioient ſans ceſſe à la ſûreté des perſonnes & des propriétés, & ils violoient la propriété la plus précieuſe, la liberté publique; les montagnards crient ſans ceſſe à la révolution & à la république, & ils vous aſſurent la liberté des bons citoyens par l'arreſtation des mauvais.

Oh, qu'une fauſſe pitié peut faire de maux! Tandis que des milliers de braves républicains périſſent dans les armées, quelques eſclaves de la monarchie ne peuvent-ils ſacrifier un inſtant de leurs délices ou de leur inutile & oiſive liberté? Enfin, vaut-il mieux finir honorablement la révolution dans trois mois, ou en prolonger les déchirements pendant trois années? Ce calcul doit ſuffire, & la véritable humanité eſt celle qui termine bientôt les maux & affermit promptement la république.

---

(1) Camille Desmoulins, dans un journal qu'il vient d'entreprendre sous le nom de *vieux Cordelier*, s'éleve avec chaleur contre la mesure de l'arrestation des gens suspects. On a vu avec quelque étonnement ce représentant du peuple devenir tout à coup aussi indulgent envers les ennemis de la liberté, qu'il leur étoit autrefois terrible; car il faut ou prétendre qu'il n'existe plus de contre-révolutionnaires, ou préserver de leurs trahisons le berceau de la république, en s'assurant de leurs personnes. Son troisieme numéro a été dénoncé dans toutes les sociétés populaires de Paris. Ce n'est pas que nous pensions que le tableau qu'il a fait, sous le titre de *Traduction de Tacite*, de la tyrannie des Césars, puisse fournir aucun moyen de parallele avec la mesure précautionnelle de l'arrestation momentanée des hommes suspects. Les couleurs et les expressions dont

9 Lc 2520.

il s'est servi dans la rédaction de cet article, plutôt que les faits exposés dans sa nomenclature des victimes de la cruauté soupçonneuse des tyrans romains, ont pu donner lieu aux applications perfides de l'aristocratie. Mais combien il seroit nécessaire que les écrivains politiques eussent attention de ne jamais servir la malignité de ces hommes accoutumés à saisir avec avidité tout ce qui peut discréditer les mesures que la prudence et la vigueur révolutionnaire commandent !

Sans doute le romain libre, persécuté par un tyran usurpateur, le préteur patriote, *Quintus Gelius*, à qui *Auguste* arracha les yeux de sa propre main, avant de le livrer au bourreau, ne doivent pas être assimilés à l'aristocrate Français condamné par le salut public au sacrifice momentané de sa liberté; sans doute le Peuple Français, exerçant enfin le droit d'une juste méfiance contre les riches égoïstes qui l'ont si longtems trahi et opprimé, ne sera pas non plus comparé à Néron, qui déclaroit *suspects*, dit Desmoulins, ou condamnoit à mort tous les citoyens riches, pour envahir leurs biens. Mais pourquoi ces tableaux ont-ils été environnés par l'artiste de couleurs qui sembleroient faites pour indiquer aux ennemis de la liberté des points de ressemblance qui fournissent déjà un nouvel aliment à leurs calomnies? Il n'est pas permis d'attaquer la pureté des intentions d'un écrivain qui n'a cessé de montrer un patriotisme prononcé; mais la joie que tous les hommes, toutes les sociétés, connus par leur aristocratie, ont témoignée sur la publication des deux derniers numéros de ce journal, qui fait en ce moment le texte de toutes les conversations, a été le thermometre sur lequel les patriotes ont jugé cette production.

A Angers de l'imprimerie nationale, chez MAME, imprimeur du Département.